La "virée" de Marc-Henri chez les Anglais : [suite]

Autor(en): **Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-227234

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La "virée" de

Marc-Henri chez les Anglais[1]

par Jean des Sapins

II

Le lendemain, ils descendirent dans la salle à manger de l'hôtel pour déjeuner.

— Ma foi ! leur dit Marc-Henri, pas question de café au lait avec pommes frites, pain et fromage. Autrefois, on mangeait ici des œufs au lard. Aujourd'hui, bernique ! C'est beurre salé et marmelade, porridge ou poisson. Et comme boisson : thé !

— Je me demande pourquoi ils mettent du sel dans le beurre ? dit François.

— Pour que tu en manges moins, pardine, répliqua Marc-Henri.

Quand ils se levèrent, Jules au Sapeur conclut :

— Au moins, on ne perd point de temps à table !

Mais déjà Marc-Henri donnait des renseignements sur l'emploi de la journée.

— Tout d'abord, on va se ganguiller sur un de ces autobus à impériale. C'est le meilleur moyen d'avoir un coup d'œil général sur les grandes avenues.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Arrive une de ces grandes guimbardes rouges qui ont toujours l'air de vouloir verser au contour mais qui restent solidement plantées sur leurs quatre roues.

Comme François hésitait à monter, Marc-Henri le poussa dans l'escalier en colimaçon. Placés tout à l'avant, ils purent admirer le mouvement, la circulation bien réglée et le va-et-vient de la foule.

A « Trafalgar Square », ils saluèrent la colonne de l'amiral Nelson, entourée, à sa base, de quatre lions.

— En voilà un, dit Marc-Henri, qui savait ce que c'était de mener une bataille navale, pas tant de paroles, mais des actes !

Puis, se souvenant des leçons d'histoire reçues en son jeune temps, au collège d'Yverdon, il ajouta :

— Avant le combat, il a dit : « L'Angleterre attend aujourd'hui que chaque homme fasse son devoir ! » Ni plus ni moins, ça c'est des types !

Arrivés à Westminster, ils visitèrent l'abbaye où sont couronnés les rois d'Angleterre et où se trouvent leurs tombeaux. Puis ils pénétrèrent dans le Parlement, en visitant d'abord la Chambre des lords. Pour un peu, François, qui était fatigué, faillit s'asseoir sur le siège réservé au roi le jour de l'ouverture du Parlement. Un geste de Marc-Henri l'arrêta à temps.

— Alors, pour qui te prends-tu à présent ? On dirait que tu t'appelles George ou Edouard avec un numéro d'ordre après ton nom !

Des lords, on passa aux Communes, salle plus spacieuse et les visiteurs s'intéressèrent à la place que Winston Churchill choisit pour prononcer ses retentissants discours.

Jules au Sapeur, qui se penchait sur le siège de l'illustre homme d'Etat, entendit Marc-Henri lui souffler :

— Regarde voir s'il n'y a pas laissé un cigare.

Quant à François, fatigué de monter et descendre tant de marches d'escalier, il se laissa choir sur un siège rembourré et il y aurait fait certainement un petit somme

[1] Voir numéro de novembre.

si un huissier ne l'avait pas, d'un geste, invité à se lever.

Comme un chien fouetté, il rejoignit le groupe, tandis que Marc-Henri goguenard lui lança :

— Ma parole ! tu te crois au Conseil général de Biollens.

Après avoir parcouru d'autres salles et cheminé dans de longs corridors, ils arrivèrent sur la place tandis que l'horloge de la Tour égrenait son carillon.

— Et maintenant, dit Marc-Henri, allons chez le roi !

Ils traversèrent un de ces beaux parcs londoniens, aux vastes pelouses coupées de buissons touffus et ornés de beaux arbres. Des pièces d'eau, qui prennent l'aspect de petits lacs, répandent leur fraîcheur. On se sent loin du bruit, loin de la foule. C'est le paradis des enfants, des flâneurs et des amoureux.

Bientôt, ils se trouvèrent en face de « Buckingham Palace », un vaste palais, aux belles lignes architecturales, entouré de grilles gardées par des sentinelles en uniformes rouges et bonnets à poils.

A l'entrée, ils s'arrêtèrent devant la statue de la reine Victoria et assistèrent au relevé de la garde.

Marc-Henri, qui a fait tout son service comme dragon, donnait des explications. Puis, après la ronde, quand toutes les sentinelles eurent repris leur poste, faisant les cent pas, nos trois compagnons s'approchèrent du premier garde à pied.

— Comment fait-il pour ne pas transpirer, par ces chaleurs, fit Jules au Sapeur, avec un pareil bonnet à poil ? D'autant plus qu'il ne peut guère s'offrir trois décis pour se passer la soif.

— T'en fais pas pour lui, répondit Marc-Henri, tous ces gaillards-là sont bien soignés. Les places vacantes sont rares, parce qu'il n'y a jamais de démissions.

Ils traversèrent la place et longèrent le mur qui entoure les jardins de Buckingham, un haut mur, hérissé de pointes de fer.

— Ils sont bien gardés, fit Auguste, en sortant tout à coup de son mutisme.

— Tu vois, fit Marc-Henri goguenard, pas moyen d'aller leur faire une petite visite.

Puis s'arrêtant brusquement, il ajouta :

— Je vous propose d'admirer la vue sur Londres du haut de la tour de l'église catholique. C'est, en quelque sorte, la Tour Eiffel de cette ville. Elle n'est pas si haute que l'autre, mais suffisante pour donner un coup d'œil d'ensemble.

Ils prirent l'ascenseur et, arrivés au sommet, restèrent muets d'admiration quand ils aperçurent l'immense ville. A perte de vue, des maisons, des édifices trouant l'harmonie des toits, des usines aux hautes cheminées et la Tamise sinueuse, peuplée de bateaux et de chalands. Ici, tout près, le Parlement avec ses flèches élancées et, tout là-bas, la coupole de Saint-Paul.

— C'est grand ! fit Auguste, dont l'éloquence est généralement sobre.

— Eh bien ! dit Marc-Henri, songe que tu as, sous les yeux, la plus grande ville du monde, qui occupe un territoire égal à celui du canton de Thurgovie et qui compte neuf millions d'habitants. Es-tu fixé ?

— Oui, reprit Auguste, c'est... c'est rudement grand !

Et, pris de vertige, il se tourna vers l'ascenseur, ayant hâte de redescendre.

* * *

Le lendemain, ils prirent le métro — qu'on appelle ici le « Tub » (tioub) — merveilleux moyen de transport avec ses wagons confortables et ses trottoirs roulants. Aussi François, qui ne prise guère les montées d'escaliers, jouissait-il, comme un gamin, de se laisser hisser jusqu'au niveau de la rue. Arrivés dans le quartier de Westminster, ils descendirent sur les rives de la Tamise et prirent place dans

un bateau-promenade. C'est ainsi qu'ils purent voir la succession des entrepôts et les nombreux navires à quai. Mais les dockers, qui étaient encore en grève, avaient été remplacés par la troupe.

Marc-Henri, examinant tout cela à la jumelle, déclara :

— Tè bourlai-pi pour des gaillards qui ne sont pas foutus de faire leur besogne ! Ça serait du joli si, nous autres, au moment des foins et des moissons, on se mettait en grève, laissant à la troupe le soin de faire notre travail.

Des ponts, encore des ponts, tous larges et puissants. Après plusieurs kilomètres de navigation, ils arrivèrent près de « Tower bridge », le fameux pont dont le tablier se relève pour laisser passer les grands navires.

Ils quittèrent le bateau pour tomber en plein meeting de grévistes. Ils étaient là, quelques centaines, mains aux poches, écoutant un jeune orateur — docker également — qui, par ses bons mots, faisait rire l'assemblée.

— Il n'a pas l'air bien méchant, fit Jules au Sapeur, au fond qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien de particulier, fit Marc-Henri. Il se moque du gouvernement, bon moyen pour préparer sa réélection.

— Comme toi quand tu te présentes, à nouveau, pour le Grand Conseil, ajouta François.

— Oui, mais moi, je ne fais pas la grève et je ne critique pas le Conseil d'Etat !

— C'est juste ! conclut Jules au Sapeur.

Ils visitèrent encore la Tour de Londres, cet énorme édifice, chargé d'histoire, et entouré de puissants murs d'enceinte. Actuellement c'est un musée où les visiteurs s'arrêtent volontiers dans la salle du Trésor. On voit, sous verre, des couronnes serties de diamants, qui furent portées par des rois et des reines. On voit des coupes et des sceptres en or massif. La plus petite des couronnes fut portée par la plus puissante des reines de l'Empire : Victoria.

Des soldats en uniformes d'autrefois règlent la circulation, puis l'on passe dans des salles où l'on conserve des armes des temps révolus.

Ensuite, nos trois Vaudois se rendirent au musée Tussaud qui n'est autre que le musée Grévin de Londres. Ils s'attardèrent surtout dans la grande salle où tous les personnages en cire les accueillirent. C'est en bonne place, la famille royale d'abord, puis à l'écart — bien à l'écart — le duc de Windsor et son épouse. Plus loin, voilà Attlee et Wiston Churchill ainsi que leurs partisans. Ailleurs, c'est de Gaulle qui voisine avec Vincent Auriol, Mussolini avec le Négus, et Hitler avec son état-major.

Un autre jour, ils se rendirent au jardin zoologique — un des plus célèbres du monde — en traversant un de ces vastes parcs dont s'enorgueillissent les Anglais. Ils virent des échantillons de toute la faune du monde. Tandis que Jules au Sapeur agaçait les perroquets, François, qui a une crainte instinctive des serpents, resta dans le voisinage des grands fauves endormis derrière de solides barreaux. Quant à Marc-Henri, il s'intéressa à un rocher verdoyant, entouré d'une pièce d'eau, où vivent les serpents les plus dangereux de la création.

— Oui, oui, dit-il en se retournant vers ses compagnons, la barrière n'est pas infranchissable, mais personne n'a l'idée de poser le pied sur la première pierre du rocher. C'est intéressant, ces bêtes qui rampent, mais mieux vaut les voir de loin.

Le dernier jour, ils prirent un car-excursion pour visiter l'« East-End » de Londres, ce quartier extraordinaire où l'on ne fait que passer et où, seule, l'Armée du Salut a réussi à accomplir une œuvre durable.

Le car partit vers la fin de l'après-midi. Après avoir parcouru des rues et encore des rues, il arriva devant la cathédrale de Saint-Paul, dont les proportions et la coupole rappellent Saint-Pierre de Rome. Cet édifice paraît encore plus grand au milieu des ruines qui l'entourent.

De vastes quartiers ont été détruits par les bombardements. Après la visite, le car repartit. Il traversa le quartier juif, le ghetto, puis le quartier nègre et le chinois où se trouvent des représentants de toutes les races du monde. Arrivés à un carrefour, les touristes aperçurent la statue du général Booth, fondateur de l'Armée du Salut, puis, plus loin, ils furent invités à descendre dans un « bouge » où ils eurent la faculté de consommer, en vitesse, une boisson.

— De ma vie et de mes jours, dit Marc-Henri, en reprenant place dans le car, je n'ai vu une boîte pareille. Des filles allurées, des hommes gouailleurs, tous mal vêtus, une salle borgne où l'on empeste le tabac et les liqueurs. Je n'aurais rien pu avaler. Et pourtant, je ne suis pas douillet de nature. Ah ! nos pintes vaudoises ont du charme, surtout vues de là-bas où l'on ne peut pas s'offrir le moindre verre de vin pour se ragaillardir.

* * *

Et puis ce fut le retour. Nos trois Vaudois prirent le train pour Southampton où ils arrivèrent dans l'après-midi. Dans le port, ils virent de grands navires qui ont fait le tour du monde. Comme ils s'approchaient, un grand policemen — un de ceux qui ont le don d'impressionner François par leur stature et leur air froid — leur barra le chemin.

— On aimerait visiter un navire, fit Marc-Henri.

— No.

— Pourquoi ?

— No ! no ! nevermore !

Et il expliqua que, depuis la guerre, l'entrée du port était interdite aux curieux. D'un geste large, il montra, à l'appui de ses dires, l'étendue des dévestations causées par la « Luftwaffe ».

Sans insister, nos trois compagnons rebroussèrent chemin et prirent un bateau qui conduisait les promeneurs à Cowes, dans l'île de Wight. C'est ainsi qu'ils purent admirer le grand port depuis la mer.

Et, le lendemain soir, ils s'embarquèrent pour le Havre.

Tandis que Jules au Sapeur et François du Crêtet dormaient à poings fermés dans leur cabine, Marc-Henri, désireux de voir le lever du jour en mer, monta sur le pont supérieur. Debout à l'avant du bateau, il vit la mer calme comme le Léman en temps de canicules. Bientôt, une vague lueur parut à l'est et le soleil sembla sortir des flots.

Marc-Henri contempla longtemps ce disque rouge qui montait à l'horizon. Et, tandis que son regard errait sur la nappe d'eau légèrement ridée par la brise du matin, il aperçut, au sud, une longue ligne grise au ras des flots.

« C'est le continent » se dit-il, et il descendit pour réveiller ses compagnons.

Du Havre, le train les amena à Paris où ils séjournèrent une semaine, histoire de se refaire un peu l'estomac après les « ragouillasses » des restaurants londoniens.

Inutile de dire qu'ils firent l'ascension de la Tour Eiffel, visitèrent le Louvre, entrèrent aux Invalides et passèrent une soirée à Montmartre.

Le soir du premier août, ils étaient en gare de Lyon, attendant le train qui devait les ramener au pays. La nuit fut longue et le sommeil léger. Mais au petit jour, quand le train sortit du tunnel du Mont d'Or, nos trois Vaudois étaient debout à la portière. Au moment où les toits de Vallorbe apparurent, ils entonnèrent le vieux refrain :

— Vaudois, un nouveau jour se lève...